

Des frottements du sens au « bienentendu »

*Conférence de Zarina Khan pour le colloque des CMPP à Strasbourg
le 15 juin 2018*

L'aube du monde étire ses lambeaux rosés sur la toile du ciel.

Quelque chose, quelqu'un se déplace entre les arbustes courts et piquants. Une structure d'organes, de chair et de sang, des yeux, voient et définissent le danger sous les pas, alentour, évaluent les risques, la présence possible de prédateurs. Dans l'épaisse confusion, une seule quête dépasse, la survie, et elle définit tous les gestes, les avancées comme les reculs.

Dans l'immensité bruissante des espèces, microscopiques ou massives, toutes préoccupées par la même quête, une autre forme apparaît, tassée sur elle même, prête à bondir. Un deuxième « quelqu'un ». Les regards des deux créatures se croisent, les corps sont tendus, tous les capteurs des sens, de la peau, sont en éveil. Un autre est là, inconnu, le danger est là.

Dans les profondeurs de la gorge, les instruments du son s'animent, les cordes vocales se tendent, profitent de l'air pour expirer une sonorité, un grognement sourd s'échappe d'une poitrine.

L'autre mobilise alors son instrument et répond, un grognement un peu plus aigu rejoint les sons épars qui dans cette brousse bruissent et disent la présence dense de toutes les formes de vie qui cohabitent, se défient, se dévorent les unes les autres, selon un ordre parfaitement orchestré.

Le premier grognement pourrait signifier: n'approche pas, tu es sur mon territoire.
Le deuxième: j'ai soif, je dois approcher de la rivière et elle se trouve derrière toi.

Hésitation. Un pas, puis un autre, d'autres grognements sont émis, plus sourds. La langue touche le palais, les sons se lissent. Je ne te ferai pas de mal. J'ai cueilli quelques herbes odorantes, je te les offre, je vais passer devant toi et aller boire. Les sonorités ainsi exprimées sont rythmées par les silences empreints de sens, par la réflexion entre les sons, qui prépare le grognement suivant. Ainsi, à l'aube du monde, se construit un dialogue premier tandis que le soleil déchire l'aube pour ouvrir sur le jour clair.

Les deux créatures se sont entendues, bien entendues. Si au début du monde, ces premières formes qui préparent l'humain tel qu'il paraît aujourd'hui, s'étaient toutes mal entendues, il n'y aurait pas d'humanité car elles se seraient entretuées. Sans doute, ce n'est là qu'une représentation des premiers dialogues, -dialogos, le logos à deux- mais l'étymologie du mot « mot » est bien muttum, grognement.

Le son signifiant parvient à l'autre, relayé par le corps qui émet aussi, le grognement devient mot, arrondit sa structure, alterne les sons lisses et gutturaux, afin de construire les nuances, l'acceptation, le refus, la condition posée pour entrer, pour passer le seuil de l'autre.

Les cordes vocales dansent l'intelligence d'être, au-delà de sa solitude et de ses peurs, en contact avec un autre. Le mot fait contact, envoyé vers l'autre, avant le rapprochement des corps dans l'espace, avant le geste qui peut être mal perçu,

avant le toucher qui sera signifiant aussi, car il définira l'issue du dialogue, soit en éliminant l'autre dans un combat corps à corps, soit en l'invitant à partager, un temps, les ressources mutuelles sur le même territoire.

Si le « bienentendu » a permis que l'espèce humaine perdure, la rencontre a fondé le langage et engendré l'humanité. C'est parce que je suis confrontée à un autre que ma pensée se structure pour communiquer avec lui.

L'autre, au-dehors de soi, permet de développer les formes du langage qui, ensuite, vont se parfaire, à l'intérieur, entre soi et soi.

Car « l'autre » est aussi en nous, le monologue intérieur n'étant qu'un dialogue avec tous les soi en soi qui souvent mal s'entendent.

Pourtant, le sens projeté de notre palais intérieur vers l'autre, se déforme le temps du trajet, lorsqu'il arrive aux récepteurs de « l'étranger ». Ce qui est envoyé n'est pas ce qui est reçu. Alors, les grognements se peaufinent, se diversifient, se précisent pour tenter d'endiguer les mal-entendus. C'est là toute l'histoire fascinante de la condition humaine, et de la relation qui la constitue.

Syllabes et consonnes frottent leurs pattes lettrées, depuis la nuit des temps, afin de parfaire l'intégrité du sens qui arrive à l'autre dont les tympanes ne peuvent qu'interpréter le colis sonore ainsi reçu.

Le malentendu premier naît de l'illusion que l'autre va saisir le signifiant de ce que nous exprimons dans nos grognements qui à force de se répéter font langage et communication.

L'homo sapiens est sans doute le plus « démuni » en terme de communication par rapport aux autres espèces vivantes.

La danse des abeilles en est l'exemple éclatant.

La danse des abeilles, terme utilisé en apiculture et en éthologie, désigne un système de communication dénué de tout malentendu. Les abeilles butineuses ou exploratrices transmettent aux réceptrices restées dans la colonie, la distance et la direction de la source de nourriture, le nectar et le pollen des fleurs nécessaires à la production de miel. Les plus âgées des butineuses, les plus expérimentées, émettent tandis que les autres, les réceptrices, attendent le signal de l'éclaireuse.

Au cours de ces danses, les ailes émettent un son particulier et transmettent l'odeur du nectar pour en communiquer la position. Les réceptrices restent en contact avec la danseuse. Ces danses sur les rayons d'alvéoles sont d'autant plus vives, et de longue durée, que le nectar est abondant et riche en sucre. Elles renseignent également sur les plantes qui cessent d'être productives et sur celles qui le deviennent. Alertées, les abeilles jusque-là inactives s'envolent à la recherche de cette nourriture. Grâce à ces mécanismes de communication, les colonies peuvent s'adapter, localiser les sources de nourriture disponibles, et survivre. Voilà ce que décrit Karl von Frisch (1886-1982), dans *Vie et mœurs des abeilles*.

La quête est bien la survie de l'ensemble qui fonde ce système de communication performant et solidaire.

L'histoire des mots est comme la nôtre, une danse perpétuelle que rien ne peut figer, la danse du sens, que j'appelle ici pour nous éclairer.

Communiquer, ce mot fondateur de notre système social, a une histoire étonnante.

Il vient du latin « cum munire », se munir avec, et a donné naissance à l'organisation sociale. C'est la racine des « communes » qui dessinent nos territoires, des « communautés », de l'adjectif communis, qui appartient à tous, et au-delà, de tout ce qui rend « commun », de ce qui est à partager, à transmettre, de ce qui se propage. Le feu communique sa chaleur. Le soleil communique sa lumière à toute la terre. L'aimant communique sa vertu au fer et à l'acier.

Le préfixe, nous le connaissons bien. Cum, avec. Il est le préfixe majeur de l'humain, celui de la connaissance, cum-nascere, naître à soi avec l'autre, connaître. Il est le préfixe de toute relation, des copains et compagnons, ceux qui partagent le pain, de ceux qui cohabitent et forment les communes, de ceux qui communient, et même de ceux qui pensent grâce au cognitif, dérivé de *cognoscere* « prendre connaissance, par les yeux ou par ouïe-dire.

Le verbe « munire » cependant nous réserve une toute autre surprise. Il signifie, fortifier, construire un fort, une fortification, un ouvrage de défense, renforcer, étayer. Cicéron écrit « se munire ad aliquo », se fortifier contre quelqu'un... Par extension, le nom « moenia » prend le sens de murailles, murs, remparts, enceinte, tandis que « munitio » est l'oeuvre de fortification, le travail de construction du rempart, qui a donné naissance au mot que nous connaissons: munition. Pouvions nous imaginer que la « communion » a la même racine que munition et vient de cum moenio, je fortifie avec, je communique?

Je me fortifie avec toi, tu te fortifies avec moi lorsque les mots s'envolent de toi vers moi, de moi vers toi. La communion serait-elle alors une « fortification » mutuelle dans l'enceinte du sacré? Ou un renforcement de soi avec l'autre? Ou un rituel d'appartenance qui fait communauté, et par là exclut « les autres », ceux qui n'ont pas communié selon le même rite? Tous ces sens entrent dans l'ordre des possibles et ouvrent l'éventail bigarré d'innombrables malentendus, dont bon nombre ouvrent sur la guerre et l'horreur.

Ainsi, à partir des mêmes racines, l'arbre de la pensée déploie ses branches à foison, toutes différentes, toutes uniques, quelques fois élaguées par des mains expertes, des habitudes de taille et de langage. Là, on rabote un préfixe, ici, on ajoute un suffixe, les mots s'habillent, se travestissent, la pensée se densifie, et malgré tous ces efforts, les malentendus perdurent.

Se prémunir est sans doute le mot qui a conservé à ses racines son sens premier, se munir aussi.

Ainsi, avant de nous dresser debout, de poser un pied devant l'autre sur les chemins encore inconnus, nous nous équipons pour la grande randonnée de l'existence, nous appréhendons les outils nécessaires et lorsque nous nous trouvons « démunis », nous les créons, nous les forgeons, dans la grande forge intérieure. Parfois, nous partageons nos créations avec d'autres, pour étayer la pensée et la défendre, parfois nous retournons ces outils contre d'autres, alors exclus. Cette alternance d'ombres et de lumières tisse l'histoire de l'humanité.

Pourquoi cependant les abeilles ne se confrontent-elles pas au malentendu qui engendre la dispute ou l'obscurantisme? Leurs ailes se frottent l'une à l'autre et de

ce frottement naît le sens, clair pour toute la communauté des abeilles.

Peut-être parce que la fondation de leur langage est la préservation de leur espèce mais aussi celle de la terre, car elles reçoivent pour évidence que leur destin est étroitement lié à celui d'Oïkos, notre maison, la terre. De cette alliance naît l'harmonie efficace de leurs actes, de leurs traversées, du « bienentendu » de leurs échanges, toutes au service de cette préservation essentielle, tendues vers la vie et son développement, pour elles-mêmes mais aussi pour tous les autres, et bien au-delà de leur propre espèce. Servantes d'un ensemble qui les dépasse, elles jouent leur rôle, majeur, et bien s'entendent.

Pourquoi l'humain, lui, s'est-il démuné de ces lumineux outils ? Comment a-t-il perdu de vue l'ensemble et a pris pour parti de se prémunir ?

Le petit d'homme, dès sa naissance, alors que les autres mammifères à peine nés se lèvent sur leurs pattes fragiles pour trouver leur autonomie et avancer, le petit d'homme demeure dans sa dépendance à l'autre et tous ses efforts vont vers l'écoute des sons qui deviennent mots. Il écoute et les engrange jusqu'à les comprendre, cum-prehendere, les prendre avec lui, dans son petit sac de voyage qu'il prépare pendant plusieurs années. Il se munit de mots, de mimiques et de gestes signifiants, il les range dans sa besace intérieure qui grandit avec lui, pour mieux élever les murs, les remparts qui lui permettent de se différencier du rempart qui lui fait face, et de prendre la parole, protégé par elle.

Le sens même de communication est par conséquent un immense malentendu. Là où nous pensions être dans l'apprentissage du langage dans le but de mieux-s'entendre avec l'autre, nous découvrons qu'il ne s'agit en fait que de fortification, d'élévation de forteresses imprenables, de murailles impénétrables.

Chez Virgile, la fortification se drape et devient plus soyeuse, elle se dit « enceinte » et accouche de palais.

Et nous revoilà au point de départ, dans la gorge qui donne sur le palais des merveilles, et qui, par un mécanisme incroyablement complexe, ouvre la voie au souffle qui dit et signifie.

Pour bâtir ce palais où le souffle peut s'engouffrer, il est bien nécessaire de se munir de ces outils chantants, de s'équiper, oui, l'équipement importe pour entrer dans l'équipe gagnante.

Laquelle ? L'humanité.

Gagnante, alors que nous assistons depuis le début du monde à la barbarie, à l'atrocité ? Gagnante, oui, parce qu'elle est encore en vie.

Et tel un vent de force majeure, le malentendu pousse l'équipage à lever les voiles, à s'entourer de mystères, de mots à double, à triple sens, qu'il faut ensuite traduire dans des milliers de langues et de dialectes car les murailles ne sont pas toutes construites sur le même mode, non, ce serait trop simple pour l'ennemi, ce serait trop simple pour l'autre, il pourrait nous comprendre, nous prendre avec lui, sur sa monture ailée et nous emmener là où tout est clair, où le silence fait sens, où les mots se sont dissous dans l'harmonie.

Deux pierres peuvent être lancées contre le crâne d'un autre et le fracasser, deux pierres peuvent aussi commencer la construction du mur qui protège des autres ou celui d'une maison où l'autre sera invité, et de deux pierres frottées, peut naître le feu qui réchauffe et réunit ceux qui ont froid. Ce sont les mêmes pierres qui enferment ou réunissent. Le choix de leur donner un sens ou un autre nous appartient. Nous faisons partie d'une espèce singulière qui prend responsabilité du sens, qui crée le sens.

Ainsi ces mots qui ont forgé les murailles pour que nous soyons à l'abri de l'autre et parfois de nous mêmes, ces mots qui ont élevé des remparts millénaires pour nous cacher les uns aux autres, ces mêmes mots, si nous les frottons les uns contre les autres lentement d'abord, avec persévérance, de ces mêmes mots jaillit le feu de la connaissance et autour du feu, les humains dansent et jubilent et s'étreignent.

Pourquoi ne pouvons-nous pas atteindre le niveau de l'abeille, et frotter nos ailes et nous régaler d'accomplir notre rôle, chacun à la juste place, avec la satisfaction intense de trouver le chemin du nectar, et ainsi d'accomplir la sauvegarde de la petite planète bleue, tout en laissant le miel s'écouler en nos bouches ?

Des ailes, pourtant, nous en avons.

Mais les ailes magnifiques de la pensée, se sont atrophiées à force d'être trop souvent repliées, entravées, rangées dans les boîtes, les catégories, et les cadres qui sécurisent les communautés. Les ailes se sont immobilisées, menottées par des pouvoirs conférés à quelques uns qui règnent sur les frontières et font sonner le glas de l'altérité sous les bottes des soldats.

Les peurs s'élèvent au même rythme que les murs censés nous en délivrer.

La liberté d'être différent s'est repliée, le silence s'est tendu, la peur de l'autre a généré l'identité, l'appartenance aux forteresses qui se sont refermées autour des nôtres, des vôtres, des leurs, des possessifs soi-disant structurants et protecteurs, qui profitent du malentendu premier.

Je suis différent de toi, unique. Je ne peux pas bien t'entendre parce que déjà je ne m'entends pas dans le fracas du monde. Je ne peux pas bien t'entendre parce que mes propres blessures m'assourdissent et déportent le sens. Alors je rejoins les sourds qui donnent des signes que je reconnais, la stupeur, la sidération, l'incompréhension, la confusion. Et je me range pour leur ressembler, je m'approprie ce qui est commun, pour ne pas être seul. Mais dans cette appropriation organisée, codifiée, je perds mes repères, j'oublie d'écouter le monde qui s'étend bien au delà de la forteresse du sens uniformisé que l'on m'a enseigné. Et je suis seul toujours entre les murs de la demeure où je tente de me fondre. Je suis seul car j'ai photocopié les cartes du connu pour rejoindre les autres, et je me suis perdu.

Et tandis que je voudrais me dresser, le commun lui s'incline, alors je m'incline et ma pensée se voûte. Et tandis que donnerai tout pour ne plus subir ma solitude, et par conséquent ma différence, je m'éloigne de moi-même et par conséquent des autres.

Je tourne en rond dans le cercle vicieux de l'illusion d'être cum, avec les autres.

Mais le mot lui même est un phare qui n'éclaire que la nuit terrifiante. Si cum est le préfixe nécessaire, si rien ne peut se passer du « avec », c'est bien parce que je suis différent, que tu es différent et libre, nous sommes libres d'être, dans la dignité de la solitude qui est notre condition, des passeurs de mots, de sens, qui se défient, s'affrontent, se dévorent, s'abrogent, des créateurs de ponts, de passerelles, de tunnels et nous creusons sous les montagnes qui nous séparent, dans les cratères où le feu affleure, intact, celui de la co-naissance oubliée, perdue dans le magma violacé des malentendus.

Or le malentendu ne nous sépare pas, il nous met à l'épreuve de nos choix, il est notre allié, notre éclaireur, celui qui nous appelle à nous mettre debout, homo comunicator, pour ciseler encore et encore le langage et continuer à créer pour repousser les murs de certitudes et les mortifères vérités absolues.

Il n' y a pas de carte générique pour nos traversées intérieures. Le chemin se dessine parce que nous marchons, et parce que d'autres l'empruntent et le diversifient, les pas le conservent, l'agrandissent pour ceux qui viennent et auront moins de mal que les premiers qui l'ont ouvert dans les broussailles. Et nous marchons parce que nous avons perçu le parfum de la fleur nourricière et que son nectar, nous ne le voulons pas pour nous seul, nous voulons le partager, même si la saveur en sera pour chacun différente. Oui, nous sommes les bien-entendus, assis en tailleur sous les arbres du monde, et nous nous laissons bercer par les brises fleurissantes du silence.

Entendu, dis-tu ?

Tendo, tendere. Tendre, étendre, déployer, offrir.

Nous parlons bien de l'étymologie d'entendre ?

Oui. Tendre, étendre, déployer, offrir. Un verbe d'action par excellence.

C'est « le » verbe d'action, et pas n'importe quelle action, celle d'être, celle de l'être.

Tendere arcum. Bander l'arc. Tendere manus ad caelum. tendre les mains vers le ciel.

Tendere cursum, diriger son chemin...Tendre vers son chemin.

Attendez, il ne s'agit pas seulement de tendre, mais d'en-tendre. Ah là, ça se corse, parce que « en » vient de « in » en latin qui a deux sens selon le contexte (le texte avec l'autre!)

Le premier préfixe in signifie « sans » . Sans-tendre. Homophone, identique par la prononciation, du verbe s'entendre mais totalement différent dans le sens...Ne pas tendre vers...Ne pas bander l'arc, ne pas décocher le signifiant vers l'autre. Et phonétiquement, la négation de tendre a la même sonorité que s'entendre. Nous voilà encore empêtrés, au seuil d'un nouveau malentendu.

Mais le même préfixe « in » prend aussi le sens de « dans », « vers ». Tendre au-dedans, bander l'arc du signifiant pour l'envoyer vers soi, à partir de la parole de l'autre. Prendre l'autre en soi. Je t'entends, je suis tendu vers toi, je tends vers toi pour te prendre en moi et naître encore. Tu es l'entendu, l'indispensable partenaire qui me permet de m'entendre, de tendre vers moi, par ce sublime trapèze de la pensée qui s'élabore à travers les dialogues millénaires.

Il nous faut cependant grogner encore et poser le mot « mal » devant ce

déploiement du sens, qui fonde notre espèce, pour arriver enfin à cerner le malentendu.

Malus, mala, malum, là, pas d'ambiguïté, le dictionnaire latin déploie ses traductions : mauvais, méchant, vicieux, dépravé, pervers, malin, fourbe, rusé, dommageable, pernicieux, erroné, faux, funeste, malheureux, malade. Comparatif peior, pire, et superlatif pessimus...qui empire. Pas de surprise. Le malentendu ouvre sur un espace où ma tension vers toi est pervertie et l'issue de la relation, funeste.

Mais voilà qu'en creusant encore, les racines laissent apparaître un autre arbre de la pensée: malus, i au féminin, homographe, (qui s'écrit de façon identique), dévoile une toute autre signification :

Pommier, pomme.

Ah, tout s'explique ! Le malentendu premier s'éclaire ! L'entendu de la pomme... Et voilà le mystère du jardin d'Eden percé à jour ! La femme porte le poids de cet homonyme depuis la nuit des temps...Eve, le jardin de l'harmonie qui s'achève, la pomme qu'elle tend vers l'homme qui bien l'entend et la croque.

Nous voilà condamnés pour l'éternité et le palais de la femme en demeure la cause.

Lorsque je tends vers toi, je te désire, lorsque je t'entends, je tente la traversée vers toi et j'échoue parce que je le fais « mal », parce que tu ne m'entends pas, tu ne m'entendras pas, tu ne me comprendras pas et les murailles de ma solitude m'enserrent et le funeste revient. Pour l'éternité.

Mais tout n'est pas fini. Il y a d'autres racines enfouies. L'espérance de sortir de la malédiction du malentendu nous pousse à aller plus loin.

Et au-delà des fortifications sourdes un troisième sens apparaît.

Malus, i, m. Mât du navire. Le mot tinte des drisses tendues, du foc déployé, du grand voyage vers l'autre, vers l'inconnu de soi. Voilà le malentendu balayé par les vents, mât dressé, solens et capes déployées, toutes en tension de la quête, du pays de l'autre à découvrir, rive luxuriante à atteindre, quelles que soient les tempêtes, la traversée vers l'autre, celui qui nous attend, celui qui nous entend crier à gorge déployée, tandis que nous voguons sur l'océan du sens. Je vais vers toi, et ma voix couvre les ressacs fracassants, le chaos des déferlantes qui séparent. Le malentendu me rapproche de toi et signe ma différence, ta différence, cette différence créatrice, qui engendre des signifiants nouveaux, premiers.

Et voilà qu'au détour du voyage qui fait tanguer tous nos sens, Lucrèce pose une phrase et utilise ce malus, i pour en élargir le sens. Il définit par ce nom le mât auquel sont fixées les toiles du théâtre.

Le malentendu ouvre alors sur la scène immense, les personnages se tendent les uns vers les autres, kaléidoscope vertigineux de tous ces rôles que nous jouons, pour exister, pour plaire à ceux qui nous ont engendrés, puis à d'autres qui sont des personnages qui leur ressemblent ou qui s'y opposent. Et les masques se superposent au point que parfois nous nous perdons dans l'espace scénique et ne retrouvons pas le chemin des coulisses où pourrait naître, dans le silence, le répit

d'être soi.

Malentendu, que nous révèles-tu, si ce n'est notre infinie capacité de créateurs. Tu es la tension vers l'autre, au-dedans de soi, un soi tout au désir d'entendre, un soi qui tend vers le mât vertical autour duquel l'être s'enroule pour s'élever au-delà de la communication qui se veut uniformisante et qui l'entrave, au-delà des murs qui séparent, dans une quête qui dépasse la survie, qui appelle à entrer dans la vie et à explorer ses mystères, à s'émerveiller devant le mystère, sans intrusion, qui appelle à la magnifique révérence devant l'autre qui fort heureusement ne sera jamais soi.

A nous de lever les voiles et d'ouvrir les rideaux du grand théâtre où nous nous affrontons, englués dans nos quêtes d'absolu alors que tout est mouvement, et souplesse et création, que rien n'est figé et pas même nos blessures qui cicatrisent, nos os brisés qui se consolident, nos cellules qui se régénèrent et nous offrent des jeunesses nouvelles, vivifiantes. A nous d'accepter humblement que l'exercice d'être humain tend à mettre le mal à mal, que la pomme n'est qu'une pomme à savourer avec l'autre, et qu'il n'est qu'un grand voyage à entreprendre, le voyage vers l'autre sans lequel il n'y a pas de soi.

Car la soie des voiles est celle de nos ailes. Ouvrons les. Dégageons les des scories qui les alourdissent, des illusions du message parfait, de la communication impeccable, et surtout, surtout, des innombrables souffrances nées du sentiment d'incompréhension lié aux malentendus qui s'égrènent tout au long de notre vie comme les miettes du Petit Poucet.

Je ne suis pas compris et plus je tente de communiquer, plus les murs s'élèvent autour de moi. Ce que je dis n'est pas bien entendu et ce que dit l'autre me blesse si souvent.

Où est l'issue ?

En moi, en chacun de nous, dans la création de sens nouveaux prêts à irriguer le fleuve des mots, à déployer l'éventail des signifiants, tous dépendants de nos choix et de notre histoire.

Le malentendu tisse le cours de nos vies, il est au détour de nos amours, de nos décisions, de nos séparations, en fait, de toutes nos traversées, intérieures comme sociales. Le malentendu ouvre sur les malentendus, projection en abyme de nos perceptions fondées sur notre histoire, nos blessures, nos traumatismes, qui ne cessent de travestir le sens de ce qui nous parvient.

L'histoire du mot que nous explorons aujourd'hui ensemble ouvre, comme les scénaris de nos vies, un éventail de sens multiples, à l'infini des possibles. Lorsque nous entendons, nous faisons des choix souvent inconscients, à travers la multitude de sens dont se pare un seul mot, par la captation de tous nos sens. Ces choix sont à éclairer et pris dans les tunnels de l'incommunication, sans doute nous faut-il ceindre nos têtes de petites lampes frontales, précieuses et fragiles, celles de notre conscience.

Pour trouver ces petits phares qui éclairent nos nuits, seule la co-naissance de soi et la reconnaissance de l'autre, peuvent dessiner nos chemins. Cher Socrate, je te salue ici, car par delà les siècles, ton « connais toi toi-même » revient, injonction primordiale, toi qui par la parole savais amener l'autre à larguer les amarres des

malentendus, et à s'accoucher de lui même.

Au lieu de baliser nos chemins de certitudes communes, de vérités absolues, qui élèvent les murailles terrifiantes de la pensée, nous rapprochent de quelques uns et nous excluent des autres, enroulons nous avec souplesse autour des mâts qui nous élèvent, acceptons les vents contraires qui nous emmènent vers des détours bienfaisants, et reprenons humblement le tissage incomplet, cahotant de la parole, pour oeuvrer ensemble, pas à pas sur les chemins à créer, point après point sur la tapisserie infinie que nous brodons pour habiller notre ciel.

Car du frottement des ailes de nos malentendus, se dégagent des étincelles qui s'élèvent et forment un dôme en perpétuelle oscillation entre obscurité et lumières, un espace où les petites lampes qui ceignent nos fronts, se font étoiles et scintillent lorsque nous levons la tête parce que nous sommes perdus. Lèverions nous le regard si nous n'étions pas régulièrement égarés sur le chemin de l'autre ?

Pierre Teilhard de Chardin, comme Vladimir Vernadsky, décrivent la noosphère, (de noos, l'esprit en grec et sphaera, la sphère), cette sphère pensante qui nous dépasse, *La résonance de vibrations humaines par millions! Toute une nappe de conscience pressant sur l'Avenir en même temps! Le produit collectif et additif d'un million d'années de Pensée... Chaque élément pour soi voit, sent, désire, souffre les mêmes choses que tous les autres à la fois. Une collectivité harmonisée des consciences, équivalente à une sorte de super-conscience.*

« Le plus grand événement dans l'histoire géographique de la Terre, ce n'est pas tel plissement de montagne, tel déplacement de mer, telle modification de climat, c'est l'apparition avec l'humain d'une sorte de sphère spéciale, plus extraordinaire que la pyrosphère, l'hydrosphère, l'atmosphère ou même la biosphère ; ce qu'on pourrait appeler la sphère pensante. » (Pierre Deffontaines)

Que de malentendus bruissent ainsi dans cette enveloppe qui vibre et s'agite dans la brise de la pensée, dans le souffle qui nous relie.

Cette conscience collective est notre Cosmos, notre Cosmologos, coulisses verticales où nous pouvons nous entendre respirer dans le répit des silences, tandis que les chefs d'orchestre ont levé leurs baguettes dorées, suspendues, en attente.

Alors, c'est à nous. C'est à nous d'entrer, confiants.

Car seule l'oeuvre de vie est importante, la vie, la nôtre, et celle de la grande maison, Oïkos, la terre, qui accueille et relie chaque particule du vivant .

Entrons sur la scène grandiose de l'oeuvre, de l'opéra, là où l'on ne colle plus au sens des mots, car nous le savons bien, le livret dans l'opéra échappe, le livret n'est que le prétexte à entrer dans la vibration unique de chaque timbre, dans la chorégraphie des corps, dans la symphonie des êtres, chacun à sa juste place, acteur si petit et pourtant si puissant de l'ensemble qui porte à la jubilation d'être, là où nous sommes, dans l'instant.

Vous avez dit musique ? Bien entendu, que la musique commence !

Bibliographie Le malentendu

- Grégory Bateson Vers une écologie de l'esprit
tome 2, trad. de l'américain par F. Drosso, L. Lot, E. Simion, Le Seuil, 1980.
- Catherine Coquio 1999 « Du malentendu », Parler des camps, penser les génocides
Albin Michel.
- Antoine Culioli Pour une linguistique de l'énonciation, tome 1, Paris, Ophrys 1990,
- Jacques Rancière Le fil perdu
- Pierre Theilhard de Chardin Le phénomène humain Le Seuil
- Pierre Deffontaines L'homme et sa maison Gallimard 1972 géographie humaine
- Vladimir I. Vernadsky La biosphère (Biosfera) édition revue et augmentée,
Paris, Librairie Félix Alcan, 1929, 323p. - Rééd. avec une préface de Jean-Paul Deléage :
Paris, Seuil, coll. « Points/Science », 2002.

Dossier. Pathologies sociales de la communication

Le malentendu comme structure de la communication **Christine Servais et
Véronique Servais**

Karl von Frisch (1886-1982) *Vie et mœurs des abeilles.*)